

TRIBUNE LIBRE

« ENGENDRÉ, NON PAS CRÉÉ... »

RÉFLEXIONS ET REGARDS SUR L'ART, DE CONCERT

Fais donc l'œuvre
au lieu de la dire
car elle seule
parle bien d'elle.

Si comme à un nombril
s'attardent mes trouvailles
l'invention est passée
ma fécondité morte.

L'« art-expression », l'« art-langage de l'artiste », n'est-ce pas par le biais de ces pensées en raccourci que nous tentons le plus souvent de ramener à notre compréhension — mais aussi, et par là même, de réduire (1)... ? — ce qui pour nous a peu ou prou couleur d'anachronisme, par trop d'« extra-ordinaire »... ? Ici comme ailleurs, il nous faut nous défier de la facilité : ne pas endosser le complet veston d'usage des habitudes de pensées concernant l'art et l'artiste.

Bien plus, notre regard sur l'art doit être une rencontre. Or, une rencontre se mérite, s'éveille. Oui, s'éveille ; car c'est une disposition d'être que cela suppose.

Ce que l'artiste nous apprend avant tout, c'est la voie malaisée d'une réconciliation. Accepter de nous réconcilier, dans notre liberté, avec la couche profonde de notre être, souvent tue ou baffouée, qui a pour nom : sensibilité et que l'artiste interpelle. Il nous faut accepter d'être privés, mais aussi libérés, des faciles repères de la raison et de l'objet. Primordiale conversion dans un monde où nous avons pris l'habitude de tout voir à travers un savoir, où l'avenir du « vu » s'éteint dans le concept.

L'écoute, l'attention au cheminement de l'artiste et à son éthique, nous apprendront à parler en nous le langage que manie sa parole.

Peut-on vivre
ce que l'on sent
sans que brûle
ce que l'on sait ?

Petit nid dans les choses
rend juste ton orgueil
au savoir d'ignorer
que le savoir ignore.

(1) « La raison n'a qu'un seul moyen d'expliquer ce qui ne vient pas d'elle, c'est de le réduire au néant » (E. Meyerson, *La déduction relativiste*).

Non pas comprendre, mais se laisser envahir, ravir pour que le « chant du monde » ait un écho en nous...

La rencontre de l'artiste nous engage dans cette voie dès Tors qu'elle nous rend manifeste la « théorie magique de la vision » dont parle Merleau-Ponty (2). Mieux que tout autre, Francis Pellerin nous invite à voir mieux si ce n'est autrement, à rajeunir notre regard, à ré-apprendre à voir. Ne pas limiter son approche des choses, l'ouvrir jusqu'à l'« Eberluisisme »...

Avoir la berlue... Dans la ligne de l'Académie, nous dirions que l'Eberluisisme est un état chronique de berlue, ayant pour principe un défaut de la vue ou du moins procédant d'une altération ou d'une anomalie de la vision. Mais l'Académie parle le langage des savants et des doctes, et non pas des poètes. Lorsque c'est un artiste qui avec humour l'évoque, mais avec non moins de sérieux le revendique ou s'en réclame, l'Eberluisisme ne peut être alors synonyme de défaut : il est, en fait, état de grâce... Etat de grâce dans lequel il est permis enfin de dépasser la trop objective réalité pour accéder à la vérité qui pour lui la fonde (3).

La réalité est malade. Elle souffre d'une double affection : le plus souvent enfermée dans les limites du « vu », on la condamne en outre à livrer à l'instant son principe, qu'il nous émeuve ou qu'il nous intéresse. Cette réalité-là est réalité morte. Notre regard la « chosifie », la fige, la limite, la date, la nomme, l'objective. Le piège de la réduction cognitive (ou conceptuelle) n'est pas loin d'opérer !

Mais avant d'être connue, la réalité n'est-elle pas perçue, vécue... ? Pourquoi réduire ainsi le vécu à l'instant et le perçu au vu ? S'il s'agit pour l'esprit du peintre d'« aller se promener dans les choses », il s'agit encore plus pour l'artiste d'aller aux choses vibrant de toutes les fibres de son être pour que s'imprime en lui l'essence du réel.

Alors, dans la « communion des sens », sa vision s'enrichit. Non pas tant qu'elle s'affine, mais en ceci qu'elle « prend du large en lui », mûrit, puise dans l'épaisseur de sa vie l'avenir qu'elle aura.

A voir ce que je vois
je respire autrement
mes yeux sont le relais
en vue de la conscience.

Ce que je perçois
passe en moi
je le vois
si je le valide.

On respire le bleu
d'un ballet d'hirondelles
le réel est musique
à un cœur lumineux.

(2) « Le peintre quel qu'il soit, pendant qu'il peint, pratique une théorie magique de la vision. Il lui faut admettre que les choses passent en lui ou que, selon le dilemme sarcastique de Malebranche, l'esprit sort par les yeux pour aller se promener dans les choses puisqu'il ne cesse d'ajuster sur elles sa voyance » (*L'Œil et l'Esprit*, Merleau-Ponty).

(3) « L'exactitude n'est pas la vérité » (Delacroix).

Car enfin, seul l'élément trop réel de l'impression s'échappe irrémédiablement, bascule dans le lieu de l'achevé, du dépassé, avec la fixité de ce qui ne saurait renaître. L'impression, quant à elle, ne meurt que d'avoir épuisé l'étendue d'une vie. Ainsi est-ce non seulement de la « communion des sens », mais de la « communion des instants » qui bâtissent une vie, que prétend se nourrir la vision de l'artiste. Et si chaque impression revendique l'accueil de son originalité, elle profite en outre de la lumière du vécu et de la disponibilité d'être que les instants passés ont creusé dans l'artiste. Merveilleux échange où le vu « éduque » le perçu, et plus encore introduit la vision et l'artiste lui-même dans le respect du temps.

De mouvement
et à mesure
réel fait
Réalité.

On a le temps
ce qui commence
et recommence
n'a pas de fin.

Sans passé, sans mémoire
pourrait-on l'avenir
comment voir ce qui vient
refaire nos souvenirs ?

Mais le cycle de la vision ne saurait s'achever si prématurément. Et la vision s'incarne, se « valide » dans l'œuvre. L'artiste, visionnaire, est surtout créateur. « Créateur », « création artistique »... Paradoxe du Créateur !... Là où fascinés par ce qui nous échappe, nous sommes évidemment portés à penser en termes de savoir ou encore de pouvoir, il nous faut apprendre à reconnaître l'« humble acte de servir » (4).

L'état de grâce de la vision doit mûrir jusqu'à devenir promesse, car ce peut être aussi la grâce d'une rencontre et d'un mariage heureux dont l'œuvre sera fruit. Le créateur est père... Mais cela signifie que l'avènement de l'œuvre en partie lui échappe. Qui dira quelle part de lui-même, hors du père, est en train d'advenir ? La paternité, c'est aussi la longue patience du père au temps de l'inaction... Enfin un jour l'événement arrive. Mais il s'agit encore pour le père d'attendre, d'assister, avant d'accueillir, d'obtenir. « Obtiendrait-il vraiment s'il n'y avait l'attente ?

Ainsi l'œuvre apparaît, mûrit, surgit, surprend. Nulle pensée n'aurait su par avance en définir la forme, la faire en somme préexister à cette incarnation, ni même prévoir le temps d'un avènement possible. L'artiste doit accepter d'être surpris par son art, de ne pas être au fond l'ordonnateur de cela qui opère. Accepter que son savoir s'accompagne d'un égal oubli du savoir, sans pour autant jouer l'ignorance : car si l'œuvre se peut malgré lui, elle ne se pourrait sans lui... Se prêter au long temps de l'attente, à la tension qui la fait vivre : l'obtention n'est pas la simple réception. Combiné de la tension et de l'« Ouvert », elle évoque plutôt la Béance. Elle est et ne peut être qu'« ob-tension ».

(4) « Ecarter l'erreur qui voulait faire de l'art le métier le plus arbitraire et le plus prétentieux ; il est l'humble acte de servir » (Rilke, *Lettre*).

Et la tension s'achève dans la « reconnaissance »... Essentiel face à face, commencement et fin, qui consacre, baptise et donne à être, enfant ou père... Moment d'intense résonance, non plus à la vision qui promet, mais à l'œuvre qu'on a vu naître, « inespéré que l'on espère »...

Ce qu'on fait sans savoir
consiste à assister
à l'œuvre qui se fait
dès l'instant qu'on l'accueille.

Ce n'est pas celui
qui délivre
le père, c'est celui
qui obtient.

Je la sais, je la trouve
au rythme qu'elle emprunte
je l'écoute des yeux
elle parle à mes mains.

Dialectique subtile du regard et du savoir-faire, du souvenir et de l'actuel, de l'instant et de la durée, ainsi se vit le cheminement de l'artiste vers l'œuvre qui se cherche en lui et qu'il est désigné à porter hors du temps (5).

On sent peut-être mieux en quoi l'« Eberluisme » n'est pas simple boutade. Car le « prix de la grâce » chez Francis Pellerin, ce n'est autre que l'élargissement de cette « théorie magique de la vision » aux dimensions d'une vie. Nous découvrons avec Francis Pellerin qu'une conception de l'art peut être — doit être... ? — aussi et naturellement Sagesse.

Cette sagesse, c'est la fidèle pratique de l'homme d'expérience : une vie de travail où se mérite un savoir-faire. Mais c'est bien plus encore l'attitude d'ascèse. Pour que la vérité vienne à l'œuvre, l'artiste doit gravir sa « montée vers la lumière », et cela a nom : renoncement et risque. Renoncer au confort d'un chemin balisé par la mode ou par la routine ; risquer de se perdre, de tout perdre, « risquer plus que sa vie », comme dit Heidegger. C'est à ce prix seulement que l'artiste est « créateur », « géniteur » de son œuvre.

Il s'alla promener
comme les chiens sans maître
et trouva comme un os
la chose jamais vue.

On sent des rires en soi
dès lors que tout repose
et que se reposant
brûle au cœur ce qu'il ose.

Il n'a pris ni reçu,
se brûlant au silence
qui sans cesse le perd
et le mieux recommence,
à seulement tenter
sans très bien savoir quoi,
riche de n'avoir rien
qui guérit de la peur
de ne savoir aimer
que ce que l'on demande
et que l'on reçoit mort.

(5) « Sorti du temps et confié à l'espace, (l'objet d'art) est devenu durable et apte à l'éternité » (Rilke, *Lettre*).

La sagesse peut ainsi être art de bien vivre, de cultiver sa joie : une façon de s'aimer dans la voie qu'on fait sienne. Apprendre à la fois l'exigence et le bonheur d'être un bouchon sur l'eau, ballotté par les flots, indifférent au chemin qu'il parcourt puisque l'itinéraire n'est pas pour lui problème, pas plus que de savoir sur quelle plage échouer... Liberté du bouchon sur les flots qui ne saurait envier tous les « bouchons-flotteurs » ou les « bouchons de bouteille »... Solitude du bouchon sur les flots qui accepte de n'avoir d'autre qualité que celle de goûter son voyage, sûr de sa beauté pourvu qu'il le goûte, sans souci de savoir ce qu'il est ou ce qu'il apparaît aux yeux d'un spectateur possible...

A me parler voyage
une forme invitante
sort du fond de moi-même
ce que je n'oserais ;
je ne saurai jamais
quel mot ouvre la porte,
du fond de quel jardin
je sors de mes secrets
comme un autre que moi
tel que je me connais.

L'artiste ne crée pas comme il vit, il vit comme il crée... Sa conception de l'art, c'est sa vie : fidèle pratique, longue sagesse qui sait accueillir l'œuvre « au bout de sa patience ».

Je ne tire pas mon art de mes idées
mais de ce que la pratique engendre
actes solidaires
d'un savoir pour voir
d'un savoir faire
d'un savoir attendre
pour atteindre
pour accueillir
pour s'aimer dans l'autre
au regard qu'il aura.

6 octobre 1977

Poèmes de FRANCIS PELLERIN
premier grand prix de Rome de sculpture

Texte de MONIQUE MERLY
agrégée de philosophie

